

RAFAEL A. GUNTI

# LA FALAISE

Préface de JÉRÔME MELLY

Théâtre

Première édition

L'ESPRIT DE FRED

*«Aucun n'est seul. Mais lorsque l'ennemi  
multiple rit dans les ombres mouvantes,  
chacun pour l'autre - absent, présent - bâtit  
la tour qui rend les vagues transparentes.»*

JEAN TARDIEU, *Le fleuve caché*, 1933.

Aujourd'hui et hier, l'intelligence et la  
connerie, le jazz et la musique d'ascenseur,  
la grande littérature et les romans de gare...  
Fred, l'antihéros, saupoudre son discours de  
ces binômes. Il se pose en gardien des clés de  
la culture, d'une tradition séculaire qui véhicule  
les vraies valeurs: les belles choses.

On voit d'emblée quelle est la limite d'une telle attitude et la question que sous-tend cette limite: qu'est-ce que le beau?

Fred distille sa haine du bourgeois, pas comme Richard. Chose admirable au demeurant, puisqu'il se proclame maintes fois appartenir à cette classe. Il dit sa haine de celui qui roule en BMW, du rappeur qui arbore fièrement sa casquette à l'envers et fait entendre à son entourage toute l'affligeante monomesure de sa musique. Sa haine des braillards qui polluent son univers sonore. Son mépris des féministes, des obèses qui bâfrent, des gens qui bouffent des *chips* en faisant du bruit au cinéma... Mais comme il le dit si bien lui-même: «Je vous passe les détails».

Fred ne conçoit pas les contradictions, pas comme Richard. Oh! que non. Elles sont malséantes.

Mais son statut lui permet de les haïr tout en y baignant. La pusillanimité l'emporte alors et lorsqu'elle est relayée par son aversion pour sa propre personne - mélange d'orgueil désuet et de lâcheté intellectuelle - les contradictions de Fred deviennent ce qui tient l'édifice du faux, du mal-être et de la solitude. Elles nourrissent la haine de l'autre par le prisme de son propre dégoût. Elles fustigent la société dans une intransigeance cynique<sup>1</sup>.

Fred rejette la trivialité, pas comme Richard. Oscillant entre culture et «pensées erronées qui sont la matière de la liberté»<sup>2</sup>, il ne voit pas sa raison d'être, n'a pas de port d'attache.

1. «Un cynique est un homme qui connaît le prix de chaque chose et la valeur d'aucune.» O.Wilde.

2. Ben Pimlott dans son introduction à *1984* de Georges Orwell (Londres, Penguin Books, 1948) dit: «Erroneous thought is the stuff of freedom.» Je crois qu'on peut traduire cette phrase de manière moins littérale et y voir une pensée subversive qui serait mère de toute liberté si on pense au contexte de *1984*.

Il les a sacrifiés sur l'autel de l'esthétisme un peu, sous la bannière de l'intellectualisme aussi. Mais surtout sur celui de l'individualisme névrotique et d'une solitude sans fin. S'il abomine les cris des mioches de l'autre côté du mur, c'est qu'ils lui rappellent qu'il n'est pas seul. Ils viennent lui crier aux oreilles que des gens ne vivent pas comme lui, comme «un vieux con» cloîtré et aigri.

Fred est un romantique des temps modernes, pas comme Richard. Lui non plus ne se trouve pas en adéquation avec ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Il plane, comme les cigarettes qu'il fume obstinément et son pardessus qui flotte,

Mais concernant Fred, il est plus judicieux d'y voir des pensées erronées. La référence à 1984 est ici légitime. Rafael A. Gunti, dans son précédent ouvrage *Misanthropismes*, cite lui-même Georges Orwell: «Il se demanda, comme il l'avait fait plusieurs fois déjà, s'il n'était pas lui-même fou. Peut-être qu'un fou n'était-il qu'une minorité réduite à l'unité.» Vous direz peut-être: «Bien que la référence soit légitime, je ne vois pas ce qu'elle apporte à cette

volatile, sur le portemanteau de son sordide appartement. Prêt à sortir au grand jour, à se révéler, à faire le grand saut. Et si «le domaine propre de la vie intérieure ne se délimitait que par l'échec de toute relation satisfaisante avec la réalité externe»<sup>3</sup>?

Fred exècre «la bave de la masse», pas comme Richard. Il se lance un défi qui n'est qu'un pis-aller pour nulle part. Et pendant que la bave se répand, que le McDonald's s'institutionnalise, la falaise devient de plus en plus vertigineuse: délire ascensionnel et/ou verticalité déifique, est-elle une obédience absolue à la culture, au beau et au subjonctif imparfait?

préface...» Et vous auriez partiellement raison. C'est pour faire bien. Pour montrer que l'on peut, nous aussi, à la manière de Fred, se vautrer dans l'autosatisfaction intellectuelle et s'en délecter.

3. Jean Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, suivi de *Sept essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, 1971.

Ou une chute? Tout est là, je crois: dans la contradiction existentielle de Fred - celle finalement pas si paradoxale - et la coexistence du savoir et des autres. Dans celle qui ferait de nous des «frediens» ou des «richardiens».

*«Il est des jours où je vois les hommes laids,  
tant par leur corps qu'au fond de leur cœur.  
Il en est d'autres où je les trouve beaux.  
Et j'ai l'intuition que quand ils me plaisent,  
je puis déduire que je me sens bien,  
et inversement. Puis je me demande: me servir  
d'eux pour jauger l'état de mon âme,  
n'est-ce point leur accorder un trop bel honneur?»*

RAFAEL A. GUNTI, *Misanthropismes*, 2012.

JÉRÔME MELLY

LA FALAISE

*Une pièce en un acte inspirée par, écrite pour  
et dédiée à Fred Mudry. Par son jeu singulier, par  
sa stature et sa puissance, par sa capacité à passer  
en un éclair de l'innocence attendrissante de l'enfant  
à la colère assourdissante du volcan, par sa dévotion  
au théâtre en général, il a su m'inspirer non pas  
le personnage qui se raconte ici – qui est exécration  
et dont j'assume l'exclusive responsabilité – mais  
le désir de tenter de lui composer un rôle sur mesure,  
à la hauteur de son talent.*

*L'auteur*

*Notice liminaire à propos de didascalies:*

*À plusieurs reprises des gens de théâtre m'ont fait la remarque que la précision et le nombre des indications dans le texte ci-après faisaient de moi un auteur directif. Que de fait je limitais de manière potentiellement décevante le champ des possibles mis à la disposition des acteurs et des metteurs en scène. Que moi, le dramaturge, j'empiétais en quelque sorte sur leur terrain de jeu... Inouï, ne trouvez-vous pas? Être auteur, décidément, ce n'est plus ce que c'était! Mais d'imposer ou de frustrer, telle n'est pas mon intention... Aussi, par cette note, je veux les libérer de tout ce qui pourrait contrarier leur créativité ou chiffonner leur plaisir. Il me semble qu'avec bon sens et bonne compréhension, ils devraient parvenir à interpréter la pièce avec justesse, sans avoir à trop scrupuleusement se référer aux instructions. Peu d'entre elles sont essentielles. Les autres, ils pourront choisir de les ignorer.*

*«That all men are equal  
is a proposition to which,  
at ordinary times,  
no sane human being  
has ever given his assent.»*

ALDOUS HUXLEY, *Proper Studies*, 1927.

*Une pièce. Au fond, une fenêtre fermée.  
Côté jardin, une porte et un fauteuil près duquel  
se trouve un cendrier. Au centre, à l'arrière,  
un portemanteau avec un pardessus. Côté cour,  
une table et derrière, une chaise. Sur la table  
une bouteille de whisky, un verre et une pile  
de livres. Un homme en costume noir déclame,  
solennel, loin par-dessus le public:*

La falaise, c'était notre cachette. Le symbole de notre liberté. Un jardin secret vertical à l'abri au-dessus des autres. Et assez éloigné des hommes pour être confortable. L'endroit où Richard et moi, on se sentait bien. C'est là qu'on se disait nos peurs, nos inavouables secrets, nos espoirs dérisoires.

C'est là qu'on refaisait le monde. Un monde littéralement à nos pieds, en contrebas. Minuscule et insignifiant. C'est là qu'on rêvait. Qu'on pouvait respirer. De là-haut, c'est à peine si on entendait le bruit du village. La falaise nous protégeait.

*Il s'assoit dans le fauteuil et allume une cigarette, perdu dans ses pensées. Après un temps, il prend conscience de la présence du public et s'adresse à lui.*

C'est beau, hein? C'est de moi... Souvenir de l'insouciance, j'ai appelé ça... Un poème en prose qui parle d'un temps révolu.

*Il reste songeur.*

Rien à voir avec aujourd'hui... Je m'appelle Frédéric. À quarante ans, je vis dans un appartement minable et bruyant. Ma fenêtre

donne sur l'artère principale de la ville où j'habite. Exactement au-dessus d'un arrêt de bus. Elle est toujours fermée. Et moi, la plupart du temps, j'ai des boules Quiès fichées dans les oreilles.

*Un temps.*

Pourtant je suis issu du milieu bourgeois.

*Il guette une réaction, puis continue, fier.*

Vous voyez? Je ne cherche même pas à m'en cacher... Quand je suis né, on jugeait encore les gens selon leur classe sociale. Les temps ont changé. Soyez sûrs que je le regrette: sans doute que les choses auraient été plus simples. Mais tout ça n'a plus d'importance. Plus maintenant: ce soir, j'ai rendez-vous. Et c'en sera fini... Laissez-moi vous expliquer.

*Il se lève, se balade dans la pièce.*

Mon père était médecin. Spécialiste en gynécologie et obstétrique. Dans son cabinet, quand j'étais petit, j'avais volé une carte de visite. Et caché dans ma chambre, je l'ai apprise par cœur: spécialiste en gynécologie et obstétrique. Je ne savais pas ce que ça voulait dire. Mais je me réjouissais qu'on me demande ce que faisait mon papa. Ça arrivait souvent. Et j'étais fier de le proclamer. D'autant plus que les papas des autres n'avaient pas de cartes de visite. Et surtout pas un métier avec des mots aussi compliqués. C'est comme ça qu'à l'âge de six ans, j'ai perçu que moi j'étais différent. Plus tard j'ai pris l'habitude, pour plaisanter, d'ajouter que c'était pour cette raison que j'avais de grandes mains. Parce que mon père était gynécologue... Mais en général les gens ne comprennent pas. Ils ne comprennent pas mon humour.

*Il regarde ses mains et les retourne plusieurs fois,  
la cigarette coincée entre deux doigts.*

Pourtant: des doigts agiles et grêles pour explorer des cavités et en extirper des choses, ça me paraît pour le moins prédisposant. Enfin, si on peut dire... Vous ne trouvez pas?

*Un temps.*

L'obstétrique, c'est la discipline de la médecine qui touche à l'accouchement. Oh! ne le prenez pas mal. Je précise, c'est tout. Je pense bien que si vous êtes là ce soir, c'est que vous êtes plutôt du type lettré. Du moins, j'ose l'espérer. Et c'est tout à votre honneur. On s'entendra d'autant mieux... Dans le milieu on dit que les meilleurs obstétriciens sont ambidextres... Ambidextre, vous savez ce que ça veut dire? En tout cas mon père, il aimait l'affirmer:

lui, il était ambidextre. Peut-être que ça le rassurait. Mais moi, je n'y ai jamais cru. Être aussi habile d'une main que de l'autre, est-ce possible? Ou pour dire autrement, être aussi adroit de la gauche que gauche de la droite...

*Un temps, il attend une réaction.*

Oui, je m'en doutais. Ça ne vous fait pas rire. C'est bien ce que je disais: les gens ne comprennent pas l'humour. Peut-être que je suis un peu trop...

*Il cherche le terme.*

pointu. Aujourd'hui, ce qui fait rire, c'est les conneries. Pas l'humour. Il suffit de regarder: des humoristes, il n'y en a plus... On les a remplacés par des cons. Et plus c'est vulgaire,

plus ça marche. C'est affligeant. Et ça en dit long sur l'état du monde. Vous ne trouvez pas? D'ailleurs, que ce soit bien clair dès le début: je n'attends rien de vous. Rien du tout! Riez si vous voulez! Ça m'est bien égal.

*Un temps.*

Reste qu'ambidextre ou non, mon père était un excellent gynécologue: il a mis au monde plus de trois mille bébés.

*Il s'approche du cendrier près du fauteuil, écrase la cigarette, puis revient au centre.*

Trois mille! Et moi qui n'aime pas les brailleurs. On pourrait presque y voir l'ironie d'un sort. Le mien... Toujours en train de hurler, de véritables sonneries. Et très sensibles avec ça. Ça se déclenche à la moindre petite fringale.

À la moindre petite fatigue. Et fort. Vous voulez mon avis? Il y en a beaucoup trop, des brailleurs. Vous avez remarqué? Partout et toujours il y en a. Jusque dans les avions... Partout! D'ailleurs il y en a un là, juste derrière ce mur.

*Il montre le mur, côté cour.*

Vous l'entendrez plus tard. Passons. Je vous parlais de mon père. Trois mille bébés. Trente ans de travail acharné et à ce qu'on dit, du beau travail. Encore aujourd'hui, longtemps après sa mort, j'ai droit à la bienveillance de nombreux inconnus. Enfin, surtout d'inconnues.

*Il prend une voix de femme:*

Vous êtes le fils du docteur? Oh! ça m'arrive souvent. Vous seriez étonnés. C'est l'héritage

qu'il m'a laissé. Sans le vouloir. Et qui me met assez mal à l'aise. Parfois je me demande comment faire pour profiter au mieux de cette succession... Pour mon bénéfice personnel, vous comprenez? Il faut bien vivre. Profiter des opportunités. Il y a la femme du conseiller financier par exemple, madame Durand. Il l'a sauvée d'un cancer. Ou, à une échelle plus modeste, madame Couderc, celle qui met des papillons sur les voitures. Je crois qu'il lui a coupé les seins... Vous savez, on a beau être un fruit de la bourgeoisie, c'est pas plus facile pour autant. Surtout par les temps qui courent. Quoique...

*Il réfléchit.*

Oui, bon... Tout de même... Reste que c'est difficilement quantifiable. Et le bénéfice n'est pas toujours là où on pense. Mais je m'égare.

Excusez-moi! Quel métier... Gynécologue.  
Vous y avez déjà réfléchi? Probablement pas.  
Imaginez! Vingt-cinq à trente consultations par  
jour. Minimum. Et elles ne sont pas toutes jolies.  
Je parle des femmes. De plus, tous les cas ne sont  
pas très intéressants. Du point de vue médical,  
je veux dire. Une fois il m'a dit: si au moins  
je pouvais m'épargner toutes celles qui viennent  
parce qu'elles ont un bouton au cul.

*Il continue, mal à l'aise.*

Oh! Pardon, ça m'a échappé... Jamais  
il n'aurait utilisé ce mot. Il était bien trop  
distingué. Paix à son âme. Et se lever à n'importe  
quelle heure de la nuit pour aller extraire un  
nouveau brailleur. Tout gluant d'urine et de  
sang. À la force du poignet. Vous feriez ça vous?  
Trois mille, je vous disais! Vous vous rendez  
compte? Parfois il a fallu tailler dans le lard

à coups de scalpel pour les libérer. Souvent plus de vingt centimètres de graisse. Incision après incision. Une véritable boucherie. Regardez autour de vous! Elles ne sont pas toutes sveltes. Et jeunes non plus. Et il paraît que ça pue, le lard humain. C'est dégueulasse!

*Il s'assied à la table et se sert un verre.*

Tous les mardis, à midi, on y avait droit. Le matin mon père opérait et ensuite il me prenait pour rentrer, la clope au bec. Toujours en retard: on ne peut pas prévoir la durée d'une opération. Après l'école, j'attendais. Une Golf grise. J'étais capable de la reconnaître rien qu'au bruit. Puis on s'attablait à la maison. Ma maman avait fait le dîner et mon père - qu'aurait-il pu faire d'autre - racontait... Fallait bien qu'il se vide un peu de toutes ces horreurs.

*Il boit.*

Une fois, il y a eu le cas d'une bonne sœur qu'il avait fallu opérer parce qu'elle avait une tumeur abdominale. Tumeur? Un caillot de sang plutôt. Et un gros... Figurez-vous que la bonne dame avait des principes. Forcément, quand on est catholique... Des principes élevés. Et plutôt rigides: interdit de toucher là en bas... Même pour nettoyer. Du coup vingt années de menstruations s'étaient encroûtées là. Couche par couche, mois par mois... Un bouchon de sang coagulé. Grand comme un pénis en érection... Ha! La belle ironie! Ça ne s'invente pas... Glamour la chirurgie? Vous m'en direz tant... Pendant toute mon enfance j'ai entendu ces histoires sordides. Ça vous donne une vision disons... pragmatique de l'humanité. Et des femmes en particulier. Un appétit à tout épreuve

aussi: pendant que je mange, vous pouvez me parler de n'importe quoi. Plus rien ne me dégoûte.

*Il s'interrompt un instant.*

À part peut-être des obèses qui se nourrissent...  
Oui, ça... ça peut me couper l'appétit.

*Il réfléchit.*

Mais là ce serait plutôt un problème de bon sens. Comment dire? D'ordre moral. Ne le prenez pas mal! C'est quelque chose qui me dérange, voilà tout... Je déteste les contradictions. C'est plus fort que moi.

*Un temps. Il vide son verre et le pose sur la table.*

Après le dîner, mon père faisait une sieste.

Avant de retourner à la mine... Si j'ose dire...  
Issu d'un milieu bourgeois. Laissez-moi rire!  
Franchement, mettez-vous à ma place! À force,  
j'ai fini par me convaincre que ma conception  
relevait d'un miracle. Ni plus, ni moins.

*Un temps.*

Il a rencontré ma maman à l'hôpital. Quoi  
de plus banal. Elle était laborantine. J'ai vu des  
photos, elle était belle comme le jour. Mon père  
et son meilleur ami, médecin lui aussi, avaient  
ouvert un pari sur elle... Ils l'avaient affublée  
d'un nom de code pour pouvoir en parler comme  
ils voulaient. Il s'agissait du nom d'un disque de  
musique classique. Un disque d'opéra... Bien  
teuton... Interprété par Jussy Björling, je crois.  
Un vinyle difficile à trouver qu'ils convoitaient  
tous les deux. Comme ma maman... Pas très  
glorieux, n'est-ce pas? Ah! je les imagine...

Les jeunes coqs fiers et tout fraîchement  
parachutés messieurs les docteurs à l'époque  
des dieux en blanc. Parachutés dans le  
poulailler admiratif du personnel soignant.  
La bonne affaire. Ça a dû leur donner le tournis.  
Surtout après de longues études... Et d'autant  
plus qu'ils étaient partis de presque rien.

*Il se lève et pousse la chaise sous la table.*

Le père de mon père était douanier.  
Un sous-fifre. Un gabelou de rien du tout.  
Sa vie, il l'a passée à patrouiller sur le Rhin.  
Dans un canot. Il a eu son heure de gloire  
pourtant. À la fin de la deuxième guerre...  
Un David helvétique face au Goliath nazi.  
Quand les alliés ont traversé le fleuve pour aller  
écraser le Troisième Reich, quelques soldats  
allemands sont restés coincés dans leurs  
bastions au bord de l'eau.

Plus de ravitaillement et les boules de sortir de leur trou. Ils crevaient la dalle. Mon grand-père connaissait leurs positions... La nuit - et à la rame pour ne pas faire de bruit - il est allé les cueillir un par un. Pour leur donner de quoi manger et les mettre à l'abri. C'est héroïque, vous ne trouvez pas? Peut-être qu'il leur a sauvé la vie... Et n'allez pas le traiter de collabo! Il ne s'agissait pas de ça... Un héros, voilà tout. Un homme de cœur. Un homme de courage. Un altruiste bon comme le pain. Tout le contraire de moi.

*Il s'arrête pensif, amer, presque triste.*

Moi aussi j'aurais aimé être un héros. Juste une fois. Ça m'aurait suffi. Avoir ma photo dans le journal. Vous voyez? Mais maintenant, il est trop tard. J'en aurai plus le temps... J'ai rendez-vous, je vous l'ai dit... Cette nuit à trois heures.

*De sa poche, il sort un canif, fier et ragaillard.*

Je l'ai toujours avec moi! Je ne voudrais pas rater l'occasion si elle se présentait. Sauver une vie, ça c'est quelque chose! Même une vie tout à fait minable. C'est absolument indiscutable. Ça fait de vous un héros sur-le-champ.

*Il s'interrompt un instant, rêveur, puis se reprend:*

Je vous vois venir. Vous allez me demander à quoi bon un couteau pour sauver une vie...  
Oui. C'est que j'ai ma petite idée bien précise...  
Depuis longtemps.

*Il attend pour faire meilleur effet.*

La trachéotomie! Vous savez ce que c'est, n'est-ce pas? Ça a l'avantage d'être très spectaculaire. Avec du sang et du bruit...

Ça en jette, une trachéotomie!

*Il range le couteau dans son pantalon.*

Et il faut un sacré courage! Depuis le temps,  
je me suis bien informé... Faut pas croire.  
Ça se mérite d'être un héros. Et ça se travaille.  
Écoutez ça!

*Il récite, en se baladant.*

Inciser juste sous la pomme d'Adam... Plus  
difficile à trouver chez les sujets féminins et les  
enfants... Au niveau de la première dépression  
en dessous du larynx, exactement entre deux  
anneaux trachéaux... Très délicat... À cause de  
la proximité d'artères importantes...  
Et des cordes vocales... Ne rien abîmer  
et travailler très proprement... Une petite  
incision, toute nette... Bien doser sa force...

Ne pas oublier que la blessure sera examinée ultérieurement par un médecin...

*Il s'arrête. Un temps.*

Il va sans dire que vous avez tout intérêt à ce que celui-ci soit satisfait de votre travail. Il se pourrait que la presse aille s'informer...

*Un temps.*

Vous imaginez le dépassement de soi qu'il faut pour aller percer une gorge comme ça, à vif? Et l'effet que ça ferait aux témoins? Oui, bien sûr... Il y aurait des témoins... C'est très important. Sinon ça n'a pas de sens. On ne fait pas de héros sans témoins. Ça va de soi! Vous imaginez le récit qu'ils feraient au rescapé?

*Au centre, les yeux par-dessus le public et avec beaucoup d'emphase, il improvise:*

N'écoutant que son sens du devoir - ni une ni deux - il a sorti son couteau sans la moindre hésitation, et contre notre avis même, il l'a enfoncé dans ta gorge avec la précision d'un chirurgien. Le sang giclait et on a entendu un immense gargouillement... Tu respirais! Pas une seconde il n'a paru décontenancé. Et il a essuyé ton sang avec sa propre chemise. Après, il a attendu l'ambulance avec nous. Et une fois assuré par le médecin que tout allait bien, il s'est poliment excusé en disant qu'il n'avait rien fait d'extraordinaire. Que c'était là son devoir. Rien de plus. Un grand homme, à n'en pas douter. Et d'une modestie...

*Avec émotion:*

C'est pas beau ça? La gloire assurée...  
La reconnaissance éternelle... Et avec un peu  
de chance, une photo dans le journal.

*Absorbé dans ses pensées, il retourne vers la table  
et se ressert un verre, debout.*

J'en suis resté où? Oui, mon père. Je voulais  
mentionner qu'il était parti de presque rien.  
Qu'il s'était fait tout seul. D'ailleurs, c'est tout  
à son honneur. Il est né en 1939 dans la  
famille d'un modeste douanier. Juste de quoi  
vivre. Presque la misère... Le bas du panier.  
Des parents qui ont dû se priver pour lui  
offrir des études. Vous voyez le tableau?  
Tout ça pour expliquer que quand il s'est  
retrouvé tout en haut de l'échelle, d'un  
seul coup parachuté monsieur le docteur  
dans un harem d'infirmières admiratives,  
il a dû péter les plombs.

Un dieu en blanc, auréolé d'autorité et avec  
un salaire plus que confortable. Un bon parti.  
Sans doute l'objet de tous les désirs.

*Il boit.*

Du coup, il a gagné son pari: il a eu son vinyle  
d'opéra. Et ma maman...

*Il lève son verre.*

Ils se sont mariés le 20 juillet 1969. Le jour  
où Apollo 11 a déposé le premier homme sur  
la lune. Neil Armstrong. Un héros, lui aussi...  
Bien qu'à ma connaissance, il n'ait pas sauvé  
de vie. À part la sienne...

*Il boit.*

Ma maman, parlons-on en un instant.

Vous savez ce qu'elle a fait?

Le jour de son divorce, après que monsieur le docteur lui avait pourri la vie pendant vingt ans? Elle a gardé son nom de mariage. Après toutes ces souffrances... Pourtant, légalement, elle aurait pu s'en débarrasser. Eh bien, non! Elle l'a gardé, le nom de mon père. Et vous savez pourquoi? Pour garder le même nom que ses fils. Vous pensez! Je la tiens en haute estime rien que pour ça. Pour elle, c'était le plus important. Ça primait sur tout le reste. Avoir le même nom que ses fils! Vous connaissez quelqu'un qui ferait ça de nos jours? Et rien à fiche du qu'en dira-t-on. Quelle dignité! La classe, ma maman... Ah! on est bien loin des petites pétasses militantes qui pullulent aujourd'hui. Je parle des féministes.

*Un temps, il se dirige vers la table.*

Permettez-moi de digresser! C'est pas que je sois contre l'égalité des sexes. Pas du tout. Je suis bien trop intelligent pour ça. Trop cultivé. Vous l'aurez déjà remarqué... Non, je pense même qu'elle est souhaitable.

*Il réfléchit à ce qu'il vient de dire, puis vide le verre cul-sec.*

Du moins, dans une certaine mesure.

*Une rage disproportionnée et surprenante le saisit. Il frappe le verre sur la table.*

Mais qu'on vienne, par excès de zèle, estropier une aussi belle et noble édification que la langue française, ça, je ne peux pas le souffrir! Auteure, avec «e», c'est affreux, vous ne trouvez pas? Ou... autrice! Je dis non! User à tort et à travers d'artifices disgracieux pour marquer le féminin,

c'est dégueulasse... Et inutile... Et graphiquement insupportable... Je ne veux même pas parler du son...

*Il reprend son souffle, puis agacé, insiste sur le «e» final:*

Auteure. Non, non, et non! Le français mérite plus de respect que ça. Et le débat de mesdames les frustrées devrait porter plus haut que sur une simple question de forme.

*Il prend une voix de femme:*

Je m'appelle Geneviève et ces textes, j'en suis l'auteur.

*Un temps.*

Vous voyez un problème dans cette phrase?

Pas moi! Elle est parfaite, cette phrase. Je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas les contradictions. Ça me rend malade les contradictions. À me couper l'appétit... Mais dans cette phrase il n'y en a pas!

*Hautain:*

Laissez-moi vous dire, mesdames les féministes: vous en faites trop. C'est aussi simple que ça. Et à trop en faire, vous ne vous rendez pas service. Au contraire... Il se trouve que je lis beaucoup. Et en toute modestie je dirais que je suis un excellent lecteur. Je n'en suis pas peu fier d'ailleurs. C'est pas donné à tout le monde: ça se travaille... Et pour preuve j'ajouterais que les livres me l'ont bien rendu: je ne compte plus les textes qui m'ont sauvé, sinon la vie, le peu de santé mentale qu'il me reste.

*Il parle de plus en plus vite, de plus en plus fort.*

Mais revenons-en au débat! Ce que je voulais dire à mesdames les féministes, et en particulier aux auteurs, c'est que j'ai beau avoir un esprit ouvert, béant même... Que j'ai beau être sensible à la plume féminine... Mais qu'il y a des choses auxquelles je ne veux pas me résoudre. Jamais je ne lirai le texte de quelqu'un qui se réclame auteure. Auteur avec «e». Vous comprenez? J'ai des principes tout de même... Comment quelqu'un qui maltraite avec autant de mépris une langue pourrait-il écrire quelque chose de valable? Comment quelqu'un qui manque si manifestement de goût pourrait-il produire quelque chose de beau? Dites-le moi! En cela, mesdames, vous vous faites du tort. Et plus que vous ne le pensez... Vous vous privez d'un lecteur de qualité, je me permets de vous le rappeler. Et je ne suis sûrement pas le seul.

*Il secoue la tête, dépité, se passe une main dans les*

*cheveux et reprend son souffle. Il traverse la scène pour s'allumer une cigarette près du fauteuil et revient vers le centre, plus calme.*

Mais revenons à mon histoire. Je veux vous parler de Richard. C'est avec lui que j'ai rendez-vous tout à l'heure... Vingt ans que je ne l'ai pas vu. Imaginez!

*Il se souvient.*

Enfin, sauf une fois. On a échangé deux mots, en vitesse. Mais d'abord... Oui. Le mariage de mes parents. Le jour du premier homme sur la lune. Voilà! À propos, vous voyez ce costard?

*Il écarte les bras pour se montrer.*

Quarante-trois ans. Plus vieux que moi.

Un costume taillé sur mesure. En soie noire... Cher! Très cher! Légèrement pattes d'éléphant... Vous avez vu? Du *vintage* véritable. Figurez-vous que c'est celui de mon père. Celui qu'il portait le jour de la cérémonie. J'y porte grand soin. Et je le mets seulement pour de grandes occasions, comme ce soir. Il me va comme un gant, n'est-ce pas?

*Satisfait, il tire sur la cigarette.*

Je suis né le 16 avril 1972, ruinant le grand projet de mes parents... Ils devaient partir en Afrique dans un hôpital de brousse, pour se spécialiser et pratiquer la médecine tropicale. De mon enfance il n'y a pas grand-chose à dire, sinon qu'elle a été heureuse. D'après ma maman j'étais un enfant exceptionnellement calme. Et intelligent. Ça, elle l'a dit souvent. À l'âge de trois ans, j'ai eu un frère.

Et à cinq ans j'avais déjà essayé de le supprimer deux fois... Sans succès.

*Il laisse transparaître une once de fierté.*

Ça vous épate ça, hein? C'est que j'avais du caractère, déjà tout petit! La première fois, j'avais caché un couteau dans son berceau. La deuxième, j'avais versé de l'eau de Javel dans son biberon. Ma maman a déjoué les deux tentatives... Je suppose qu'ensuite j'ai dû me résigner à passer à autre chose. Dès que nous avons été en âge de communiquer, nos parents nous ont nourris de tout ce qui les passionnait. On peut dire qu'on en a bouffé de la culture, mon frère et moi... Surtout des sciences naturelles et de l'art. Les deux choses les plus nobles. Mais pas seulement. Mon père, entre deux curetages et un accouchement, avait accumulé un savoir gigantesque.

Ça lui valait non seulement l'admiration de toute la famille, mais aussi celle de tout son entourage. Une encyclopédie vivante. Et il partageait avec nous ses connaissances sans compter... Histoire, botanique, opéra, géologie, jazz, minéralogie, peinture, anatomie, littérature, évolution et j'en passe... À table, le soir, il organisait des *quizz* pour nous en donner le goût. Il disait que le plus important c'était de tisser des liens. Un jour je lui ai demandé combien mesurait un mètre. Et avec l'assurance de celui qui sait, il avait écarté les bras.

*Il fait le geste.*

Un mètre, c'est ça! Et dans mes yeux d'enfant, un mètre c'était ça... Exactement ça! Au micromètre près. Pas besoin d'étalon. Je lui ai voué une admiration sans mesure pendant longtemps... Jusqu'à sa chute.

*Un temps.*

Ma maman, sur un ton plus sensible, plutôt par l'acte que par le verbe, nous a appris la douceur et un profond respect pour la nature. Et une haute estime pour les livres. Elle avait promulgué une loi: les cadeaux, c'était à Noël et pour les anniversaires... C'était strict! Inutile d'espérer obtenir quelque chose en dehors de ces occasions. Les livres par contre ne tombaient pas sous cette juridiction. Les livres étaient à part. On pouvait en avoir tant qu'on voulait, mon frère et moi. Il suffisait de demander. Peut-on imaginer meilleur cocon?

*Il s'assoit dans le fauteuil, écrase la cigarette.*

Je suis quelqu'un d'intelligent. Je vous l'ai déjà dit, je suppose. Oui, probablement. Je dis ça souvent. C'est pas pour faire le malin. C'est que

c'est quelque chose qui me caractérise, tout simplement. Très intelligent! Mais ce n'est pas pour autant que j'étais bon à l'école... Ceux qui sont bons à l'école, ce sont ceux qui parviennent à rentrer dans le moule. Vous le savez, n'est-ce pas? Bref, j'étais médiocre. Médiocre parce qu'intelligent. Vous me suivez? Inutile d'en faire trop... Or pour mon père il était hors de question que ses fils fassent un apprentissage. Ça manquait de *bling-bling*, si vous me passez l'expression. Les apprentissages, c'était pour la plèbe. On peut bien le comprendre, lui qui s'était hissé à force de travail dans l'élite de la société. Lui qui sauvait des vies presque chaque semaine. Lui qui avait des cartes de visite avec des mots compliqués. Non, sous l'autorité de mon père, il n'y avait qu'une seule voie, toute tracée. Celle qui en jetait le plus: l'université. Et à l'époque, croyez-moi, l'université ça voulait encore dire quelque chose!

*Un temps.*

Du coup c'est au lycée que les problèmes ont commencé. Mes premiers problèmes. Pour la première fois de ma vie j'ai senti peser sur moi une pression. Et la peur de l'échec. Au moment même où dans le *cursus* scolaire je devais opérer mes premiers choix stratégiques, j'étais mal barré... Au vu de mes résultats, soit je redoublais - ce qui aurait été un affront vis-à-vis de mon père - soit j'entrais dans la section socio-économique. La section E, la dernière de la liste. Pas assez bon en maths, ni en français: pas d'autre possibilité... Cinq ans de comptabilité, d'économie et de droit, voilà ce qui m'attendait. Des considérations d'entrepreneurs, d'hommes d'affaires et de politiciens. Tout ce que j'exècre encore aujourd'hui. Pas d'art, pas de latin, pas de sciences... Pour un jeune épris de musique, de littérature et de nature,

vous imaginez la catastrophe: cinq ans de honte avant la prochaine bifurcation.

*Un temps.*

C'est ainsi qu'à grands frais, on m'a mis à l'internat. Je travaillerai mieux, là-bas... Je n'ai compris que beaucoup plus tard que c'est ainsi que mon père m'avait acheté une éducation, des meilleures chances et une place dans la société. Qu'il cherchait à me garder coûte que coûte dans cette classe pour l'accès à laquelle il avait dû se battre âprement... La bourgeoisie. Et que ce que je suis devenu, je le dois essentiellement au fait que monsieur le docteur pouvait se le permettre. Oui... Vous me direz que tout le monde n'a pas cette chance... Mais moi, j'ai fini par trouver qu'il m'avait privé de la possibilité de me faire tout seul. Et de la nécessité, aussi... Je suis un ingrat... Oh! vous pouvez le dire, ne vous gênez pas!

Un enfant gâté...

*Il se lève.*

J'y suis entré à quatorze ans, à l'internat. Et j'en suis sorti sept années plus tard... À vingt et un ans, j'avais passé un tiers de ma vie à dormir - comme tout le monde - et un tiers à l'internat. Vous voyez? Et c'était dur: tous les dimanches soirs, quand je quittais les miens, je chialais dans les bras de ma maman sur le quai de la gare. Le train de dix-neuf heures cinquante-cinq...

*Un temps. Il se dirige vers la table.*

Reste que la décision de...

*Il cherche le mot en se servant un verre, debout, la bouteille à la main.*

m'interner - si on peut dire - a scellé mon destin. Vous verrez... À l'internat, j'ai connu beaucoup de moments heureux. Entre les vertiges de l'adolescence et la découverte de l'indépendance, je sentais mon esprit prendre son essor. Je me sentais devenir homme. Mais surtout, j'ai rencontré...

*Il écoute, pose la bouteille, puis montre le mur côté cour, très satisfait.*

Ah! Voilà! Le braille... Je vous l'avais dit, n'est-ce pas? Vous entendez? Tous les soirs à la même heure... Insupportable!

*Il regarde sa montre et vient au centre. Il grogne.*

Excusez-moi.

*Il sort de sa poche une boîte en métal,*

*en extirpe des boules Quiès et se les enfonce  
profondément dans les oreilles.*

N'ayez crainte! Ça ne m'empêchera pas de parler.

*Agacé, il ironise:*

Minuit et quart. Comme d'habitude...  
Monsieur le maçon rentre à la maison et  
monsieur le maçon n'a pas vu bébé de la  
journée. Toutes les nuits c'est la même chose:  
monsieur le maçon réveille bébé... Passer un  
peu de temps avec bébé... Se donner bonne  
conscience... Ah! c'est beau l'instinct  
paternel.

*Tout en grimaçant, il singe avec ses index quelqu'un  
qui chatouille.*

Guiliguiliguiligui... Tellement puéril!

*Il refait le geste.*

Guiliguiliguili...

C'est pas un jouet, un bébé! C'est pas une pelleuse! Ça doit dormir à des heures pareilles. C'est des manières de s'occuper d'un enfant, ça? Dix-huit mois, le brailleur... Et après on s'étonne que ça piaille tout le temps et que ça devient pénible? Et plus tard, de la racaille? Ben oui, c'est comme ça que ça commence... Qu'est-ce que vous croyez?

*Un temps.*

Bon, c'est des prolos... Mais ça n'excuse rien. En plus, ils ont l'air dépressif tous les deux. Même plus que ça: malade. Et vous savez quoi? Elle est de nouveau grosse. C'est désespérant... Savent même pas se protéger.

*Il s'aperçoit qu'il a toujours la boîte dans la main.*

Oui... J'ai toujours une boîte sur moi. Je porte souvent des boules Quiès. Je vous l'ai dit. À cause du bruit... Vous vous en doutez. Parfois toute la journée. Et surtout toutes les nuits... Pour pouvoir dormir.

*Il range la boîte dans sa poche et montre la pièce.*

Regardez! Je loge dans un appartement minable et bruyant... Juste au-dessus d'un arrêt de bus. Eh bien, je vais vous dire quelque chose. J'en fais l'expérience à peu près tous les six mois: de vous enfoncer des boules Quiès dans les oreilles favorise considérablement la formation de bouchons. En temps normal, chez le péquin moyen, les excédents de cire - cérumen pour parler proprement - s'écoulent en permanence.

Il ne s'en rend même pas compte... Je suis prêt à parier que vous ne le saviez pas. Mais si comme moi vous êtes un incondtionnel de la protection auditive, non seulement vous empêchez cet écoulement, mais à chaque fois que vous vous fichez ces trucs dans les oreilles, vous poussez le cérumen vers l'intérieur. Et là, l'inévitable arrive: ça se bouche... C'est extrêmement désagréable. Ça peut même vous brouiller le sens de l'équilibre... Et ça peut finir en otite. À l'époque, le problème était vite réglé: un rendez-vous chez l'ORL et le tour était joué. De l'eau tiède sous pression et on vous débarrassait du problème. Mais aujourd'hui ça ne se fait plus. Trop d'accidents, trop de tympan perforés. Et il ne faut pas oublier que de nos jours ce sont les assureurs qui dictent leurs protocoles aux médecins...

*Avec plus d'emphase, les yeux brillants d'émotion:*

Ah! Du temps de mon père c'était différent. Le bon docteur était maître chez lui. Il faisait comme bon lui semblait. Je me souviens d'un cendrier toujours plein sur le bureau de son cabinet... Et d'un grand cactus... Mon père recevait ses patientes la clope au bec. Ça fait rêver, non? Vous imaginez ça de nos jours? Et ça ne l'empêchait pas de bien faire son boulot! Trois mille braillards... Trois mille.

*Il reste rêveur un instant, puis se dirige vers le fauteuil...*

Non, aujourd'hui on doit d'abord ramollir le bouchon avec des gouttes. Pendant au moins cinq jours. Vous réalisez? Cinq jours...

*Il allume une cigarette, revient au centre.*

La céruménolyse, ils appellent ça.

Et ce n'est qu'après qu'on peut prendre rendez-vous pour l'extraction... Inutile de vous dire que je préférerais l'ancienne méthode...

*Il réfléchit, tire sur la cigarette.*

Et, finalement tout ça parce que les autres font trop de bruit. C'est insensé, vous ne trouvez pas? On ferait mieux de prendre le problème à la base et de régler sévèrement l'émission de pollution sonore. Et de réprimander fermement les contrevenants... À commencer par les motards. Et les chauffeurs de bus. Ça devient insupportable tout ce bruit. Et on est toujours interrompu. Vous m'excuserez...

*Il prend un moment pour retrouver le fil de son discours.*

Je suis donc arrivé à l'internat.

*Il s'interrompt. Puis avec une excitation infantile:*

Oh! Pas que j'oublie... La falaise... Ça a son importance! Vous verrez. Une importance primordiale. Vous vous souvenez de mon poème?

*Il en récite deux vers:*

La falaise, c'était notre cachette. Le symbole de notre liberté... Eh bien, l'internat dont je vous parle se trouve au pied de cette falaise. Deux cents mètres de haut, presque verticale. Si haute, qu'en hiver on ne voit jamais le soleil. Une falaise gigantesque, magnifique.

*Il s'approche du fauteuil, écrase la cigarette à peine commencée puis traverse la pièce à grands pas pour se servir un verre.*

Ça vous forme un homme, l'internat.

Loin de sa famille, jeté dans un régime quasi militaire. Un dortoir à soixante-quatre. Six heures debout. Une heure d'étude avant le petit déjeuner. Vous voyez? Et pas le droit à l'erreur. Le premier jour, j'avais laissé ma veste sur le lit. Il pleuvait. C'était fin septembre. Il faisait froid. À midi j'ai pris mon courage à deux mains: j'ai demandé à la récupérer. Impossible. Tu ne l'oublieras pas demain... On apprend vite, à l'internat. Vite et bien. En plus des sept heures de cours au lycée, il y avait les périodes d'étude surveillée. Quatre heures, tous les jours. À soixante-quatre dans une salle, chacun à sa place. Pas le droit de parler, pas le droit de dormir. Sous peine de punitions triviales. Je vous épargne les détails...

*Un temps.*

À l'étude mon voisin s'appelait Richard.

Il voulait devenir dentiste. Au début, je le trouvais bizarre... Snob. À vrai dire, il ne me plaisait pas du tout. Un bobo toujours bien coiffé... Une tête de merde... Mais l'internat, ça favorise la camaraderie. Et de passer tous les jours quatre heures à côté d'une personne, forcément, ça crée des liens... Comme on s'ennuyait copieusement on a commencé à s'échanger des billets. Discrètement, pour ne pas faire de bruit. Et pour ne pas se faire attraper. Et petit à petit, contre l'autorité, on est devenu complices. Richard venait de la même région que moi et son père était médecin, comme le mien. Richard était un bourgeois, comme moi. À la différence près que lui, il le montrait. Et qu'il en tirait de la fierté. Ça se voyait à la manière qu'il avait de se comporter avec les autres. Et à celle de se fringuer: des pantalons à carreaux Benetton et des polos Lacoste.

*Il ricane.*

Des habits de golfeur! Quelle faute de goût!

*Surpris par sa mesquinerie, il s'interrompt un instant. Il laisse transparaître de la culpabilité, puis finit le verre comme pour s'en cacher.*

Il était dans la section scientifique, la plus prestigieuse. La section C. Celle à laquelle moi je n'avais pas eu accès. À cause de mes résultats... Vous pensez! Je l'admirais... Moi, qui avais été relégué en section économique, avec les mercantis. En plus, il était brillant... Du coup, ses accoutrements...

*Tout d'un coup il s'émeut, nostalgique:*

Rapidement on s'est lié d'amitié. Et pendant sept ans, on a fait les quatre cents coups.

Bravé tous les interdits de l'internat. Et quelques-uns de la société. Dans une joyeuse complicité. Une amitié comme on en connaît seulement à cet âge-là. Capiteuse, légère, précieuse et unique...

*Un instant il rêve, puis se reprend.*

Une autre chose qui lui valait mon admiration, c'est qu'il savait exactement où il allait. Et aussi pourquoi. Son oncle était dentiste. Plein de fric. Avec une grosse bagnole, une BMW. Et pour Richard, même s'il ne le disait pas, c'était clair : il voulait devenir comme son oncle. Gratter des caries dans des bouches, moi ça me paraissait tout sauf intéressant. Ça me faisait penser à mon père, qui grattait aussi. Et ça me rappelait les histoires dégueulasses de mon enfance, à table. Mais pour Richard, ça n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était la réussite

sociale, les signes extérieurs de richesse et surtout le fric... Le reste suivrait.

*Il se dirige vers le centre.*

Ça me fait penser... À l'époque, se payer une BMW, ça voulait encore dire quelque chose. Aujourd'hui n'importe quel blaireau mal éduqué a une BMW et se promène avec une casquette à l'envers et du rap à plein volume... Des cabriolets même. C'est incroyable, non? Franchement, pour une marque de prestige c'est inacceptable. Vous ne trouvez pas? Une véritable régression... Un jour j'ai écrit à la direction, en Allemagne. La direction de BMW. Pour savoir s'ils n'avaient pas honte de cette évolution indigne. Pour savoir s'ils avaient prévu de faire quelque chose... Lettre morte. Ils ne m'ont même pas répondu. Tout fout le camp...

*Un temps.*

Avec Richard, dès qu'on pouvait, on s'échappait. Après l'école les internes pouvaient demander à sortir de l'enceinte surveillée. Pendant une heure et quart... Et tous les jours, entre deux sonneries, Richard et moi, on filait vers la falaise. Un coin de nature vierge au-dessus du village. Un labyrinthe d'éboulis, de forêts et de façades abruptes. On a mis des années à l'explorer. Au début, impressionnés, on se contentait de suivre les sentiers. D'abord en contrebas. Puis toujours plus loin. Mais très vite on s'en est affranchi : les chemins tout tracés ne nous suffisaient plus. La falaise avait mieux à offrir. On s'est mis à l'escalader... N'importe comment. Toujours plus haut. Toujours plus dangereusement. Combien de fois on s'est retrouvé bloqué ? Et combien de fois on s'est dit qu'on ne parviendrait pas à redescendre ? Qu'on passerait la nuit là et que

quelqu'un viendrait nous chercher... Reste qu'à affronter nos peurs, nos vertiges et à les dépasser, avec Richard, petit à petit, on s'élevait. Au sens figuré, vous comprenez? Et un beau jour - après six ans - on est arrivé au sommet... Je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais vingt ans. Le temps de l'internat touchait à sa fin. Et avec lui - je ne le savais pas encore - le temps du...

*Il s'interrompt, visiblement ce mot l'agace.*

Le temps du bonheur.

*Un temps. Il grogne.*

Ah! c'est tellement niais. Vous ne trouvez pas? Je déteste ce mot... Il est gluant. Il colle comme du miel. Et aucune option... Du moins pas dans la langue française. Et c'est pas faute de chercher... Je ne supporte pas d'être obligé.

*Il grogne à nouveau.*

Bref, ça n'a pas d'importance... Émerveillés, on s'est assis tout contre le précipice. En silence. Et c'est là, après un long moment, que Richard me l'a dit... Ce jour-là... Assis au sommet de la paroi: tu sais, à quarante ans on sera des vieux cons. On peut très bien décider de se foutre en l'air avant qu'il ne soit trop tard... Et sans qu'on ait eu besoin d'en parler davantage, tous les deux on savait parfaitement comment on s'y serait pris. C'était évident...

*Un temps.*

Richard avait raison. Nul besoin d'être suicidaire pour se donner la mort. Vous y avez déjà pensé? On peut très bien faire un suicide de raison. Quelque chose de froid et d'intellectuel. Pas la conséquence de la souffrance ou du

désespoir. Pas la quête d'une délivrance.  
Non! Quelque chose de distingué. Un choix...  
Quelque chose de prévu de longue date. Un  
acte moral... L'idée m'a séduit. Immédiatement.  
Et j'ai dit oui. Puis on est resté là, à rêver... Mais  
on a vite déchanté: d'où on était, impossible  
de revenir à l'internat pour l'étude du soir. Une  
grosse punition nous attendait... Je vous passe  
les détails.

*Un temps.*

Une semaine plus tard Richard m'a glissé un  
billet: trois heures du matin, là-haut. Et il y a  
avait aussi une date... Celle d'aujourd'hui...  
Il avait fait des calculs. La moyenne de nos jours  
de naissance, plus quarante ans. À l'heure près...  
J'ai répondu que ce calcul était injuste. Comme  
Richard était un peu plus jeune que moi, il était  
perdant de quelques mois...

Il n'était pas sans le savoir. Vous pensez, un scientifique, section C... Beau joueur, il m'a répondu que ça n'avait pas d'importance. Qu'on s'en tiendrait à ça. Que si on voulait le faire en même temps - et il avait insisté sur cette nécessité - il n'y avait aucune autre option. Et dans le silence de la salle d'étude, au milieu de soixante-deux étudiants et d'un surveillant, on s'est souri discrètement. Fiers et dignes. Le pacte était scellé. Le rendez-vous pris. Dans vingt ans et des poussières... Ça semblait loin.

*Un temps, puis ému :*

Je n'y ai pensé que bien plus tard : dans l'expression se donner la mort, il y a l'idée de s'offrir quelque chose. L'idée que la mort, on s'en fait cadeau. Je trouve ça beau. Simplement. Et la beauté, ça me connaît...

*Avec une arrogance soudaine:*

Je suis un homme de goût. Ne l'oubliez pas!  
D'ailleurs, que reste-t-il à l'homme s'il ne sait pas s'orienter vers le beau? C'est sa seule boussole. L'homme est esthète ou l'homme n'est pas. Voilà tout.

*Un temps.*

Quelques mois plus tard, nos routes se sont séparées. Richard est parti étudier la médecine dentaire à Lausanne, toujours dans la droite ligne de ce qu'il avait prévu. Comme sur des rails. Imperturbable... Il m'impressionnera toujours. De mon côté j'étais indécis. Et déstabilisé.

*Sans émotion particulière, froidement:*

Mes parents venaient de divorcer.

J'en ai fait mention tout à l'heure.  
Un désastre. Mon père ne s'en est jamais remis. Il s'est précipité dans une chute sans fin, méconnaissable. Alcool, tentatives de suicide, interdiction d'exercer, dettes, mise aux enchères de la villa... Je vous épargne les détails.  
Une débâcle financière et humaine... Si bien que moi, je n'ai pas eu d'autre choix que de répudier sa succession. J'avais honte. Imaginez les ragots! Monsieur le docteur était un homme public... Et il y a des choses qui ne se font pas. Surtout chez des gens de bonne famille...  
Ma maman, dépressive, a fini à l'asile.  
C'était impensable.

*Il prend une voix de femme:*

Ah! vous êtes le fils du docteur?

*Un temps.*

Moi, au milieu de tout ça, je devais choisir. La période des inscriptions à l'université touchait à sa fin. J'avais déjà tiré un trait définitif sur l'économie, le droit et la comptabilité. Cinq ans avaient largement suffi pour m'en dégoûter *ad aeternam*... Trop trivial. Trop étroit. J'avais des aspirations plus élevées. Restaient la littérature et les sciences naturelles. Impossible de résoudre ce choix. Un jour pourtant, il a fallu trancher. Alors j'ai jeté une pièce... C'est tombé sur face et je suis parti à Genève, étudier la biologie. Et comme je voyais les choses en grand, j'ai décidé de décrocher le titre de docteur. Docteur ès sciences... J'en aurai facilement pour dix ans. Ma pièce m'avait bien servi: la première partie de mes années universitaires a été heureuse. Au moins du point de vue intellectuel. Pour la première fois de ma vie j'avais un but. Et je goûtais à l'ivresse d'appartenir à l'élite. J'accédais à la connaissance. Dans toutes ses largesses.

Toutes ses profondeurs... J'étais comme un enfant, ébahi devant l'étendue du savoir, devant le nombre de disciplines plus intéressantes les unes que les autres. Et tout ça, juste pour la beauté du geste. C'était ça l'université: un acte gratuit. Loin de moi l'idée de puiser dans ce savoir pour gagner un jour ma vie... Cette pensée me rebutait. C'était vulgaire. Si je voulais devenir docteur c'était exclusivement pour l'honneur... Le savoir pour le savoir... Et l'art pour l'art.

*Il s'approche du fauteuil, allume une cigarette.*

*Avec émotion:*

Un matin, en partant à la faculté, j'ai croisé Richard. Il était à Genève pour un séminaire de chirurgie dentaire. Oh! j'étais heureux et... ému. Ça faisait si longtemps... Quatre ans qu'on ne s'était pas vu! Tant de choses à se raconter... Mais il était accompagné et...

*Un temps. Il laisse transparaitre du chagrin.*

Il devait être pressé... J'ai perçu qu'il était mal à l'aise. Il a juste eu le temps de me dire que tout se passait bien pour lui. Ça m'a blessé. Je ne vous le cache pas... Pas que tout allait comme il voulait. Non! Ça, je m'en réjouissais... Mais je m'attendais à retrouver juste un instant notre complicité d'antan. Je désirais qu'il me propose de se revoir. Qu'on se souvienne du bon temps... J'avais tellement à lui dire... Oui, ça m'avait frustré! Mais ça n'a pas d'importance... Je ne lui en ai pas voulu. Avec tout ce qu'on avait vécu... Imaginez! Sept années. Ça ne se défait pas comme ça. Le temps n'a pas prise là-dessus. Richard et moi, nous sommes liés. Au-delà des apparences. Au-delà de la douleur. Je le sentais bien, au fond de moi. Et je le sais aujourd'hui: c'était la faute aux circonstances... Et la mienne.

Pour être tout à fait franc, cette blessure, je me la suis infligée tout seul: j'avais des attentes...

*Un temps. Il tire sur la cigarette, nerveusement.  
Puis entre morgue et dérision:*

Ce jour-là, il était avec une femme somptueuse. Blonde, hautaine et froide. Elle ne m'a même pas dit bonjour. C'est peut-être pour ça qu'il était gêné. Allez savoir... Ah! ça! Les femmes... Déjà au temps de l'internat Richard savait y faire. Tout le contraire de moi, intimidé et maladroit. Traumatisé par les récits de mon père... Richard, sûr de lui et détaché, faisait des ravages... Il les consommait et les jetait. Toutes plus belles les unes que les autres. Il leur mentait, les trompait... J'ai souvent pensé qu'il les traitait mal. Mais je n'ai jamais rien dit. Après tout c'étaient ses affaires. Et ça ne l'a jamais empêché d'avoir du succès. Et quand il disait à qui voulait l'entendre

que si t'avais du fric tout suivait, je ne pouvais m'empêcher de penser que chez Richard c'était encore mieux: chez lui, tout précédait.

*Un temps.*

Les choses se sont dégradées pendant la deuxième partie de mon *cursus* universitaire, le travail de thèse proprement dit. Après les années passionnantes de théorie générale, place à la pratique. Après la désinvolture gracieuse du savoir pur, place à la routine laborieuse des procédures. Dans mon laboratoire, très vite j'ai commencé à trouver le temps long. Les cours magistraux dans les grands auditoriums me manquaient. Disparus, les grands professeurs émérites qui m'impressionnaient. Disparus, les grands panoramas synoptiques qui me laissaient rêveur... Disparue, l'universalité que j'aimais tant.

Elle s'était réduite comme une peau de chagrin. Une déception immense. J'avais l'impression de régresser: plus j'avancais, plus le champ se réduisait... Plus je me spécialisais, plus je devais me concentrer sur des détails insignifiants... Exclusivement. Et dans mon cas le détail était infime, littéralement: j'étudiais une protéine active pendant la gastrulation du xénope. Vous savez ce que c'est un xénope? Et la gastrulation, vous savez ce que c'est?

*Il hésite un instant.*

Non, je vous passe les détails. Je ne veux plus en entendre parler...

*Il tire sur la cigarette.*

Circonstance aggravante: après quatre ans de recherches je n'avais obtenu aucun résultat.

Disparus, les rêves de grandes découvertes...  
Vous me direz peut-être que pour la science pas de résultat c'est un résultat. Et vous auriez raison: si on ne parvient pas à vérifier une hypothèse on peut en déduire qu'elle est possiblement fausse. Et ça c'est déjà une information... Oui, je l'admets: j'aurais pu terminer la rédaction de ma thèse. J'aurais pu obtenir mon titre... Et peut-être que j'aurais dû. Mais j'étais désabusé et frustré. Et écrire sur quatre cents pages que je n'avais pas obtenu de résultats, pour moi, ça n'avait pas de sens... C'était au-delà de mes forces. Ça aurait été comme retourner le couteau dans la plaie pendant des mois... Alors, du jour au lendemain...

*Il rapproche le pouce de l'index.*

à ça du but, j'ai tout balancé. J'étais démoralisé. Déçu. Et tous mes rêves... envolés.

Un échec cuisant... Oui. Peut-être même que ça m'a rendu dépressif... Mais n'allez pas le redire! C'est là que j'ai repensé à Richard et à ce qu'on s'était dit là-haut sur la falaise. Et je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à attendre... Il restait dix ans.

*Un temps.*

Quelques semaines plus tard, j'ai appris par hasard que les études de Richard touchaient à leur fin et que décision avait été prise qu'à l'automne il reprendrait le cabinet de son oncle. Son plan de longue date avait fonctionné: Richard avait réussi. Quant à moi, je suis venu m'installer ici. Dans cet immeuble pourri, habité par la classe ouvrière. Pourri et bruyant... Je passe mon temps à lire, isolé du monde par des boules Quiès. Des ouvrages empruntés à la bibliothèque municipale... Vous savez, quand on a bouffé de

la culture toute sa vie, on ne peut plus s'en passer. Ça devient comme une drogue. On est obligé de se mettre sa dose. Malgré soi, parfois... Et je me suis mis aux mots croisés. Par amour de la langue française... C'est hautement sous-évalué, les mots croisés. Et ne croyez pas que c'est ringard! Ça fait appel à la culture. Et à l'intelligence... Ça demande de la psychologie, de l'ouverture d'esprit... Faut se mettre à la place de celui qui les compose... J'excelle en la matière! Je défie n'importe qui... Bon, je vous l'avoue, c'est pour tuer le temps aussi: on ne peut pas lire toute la journée... Et dix ans, faut les tirer...

*Il écrase la cigarette, on perçoit de la frustration.*

Quoi d'autre? Oui, de temps à autre je m'offre un cinéma. Voilà ma vie. C'est pas tellement ce qu'on attendait d'un jeune homme de bonne famille... Je ne vous le fais pas dire.

Mais c'est ainsi. Et je n'ai de comptes à rendre à personne. Et n'allez pas raconter que je suis un bourgeois déchu.

*Arrogant et comme pour se convaincre lui-même:*

Ça ne se déchoit pas un bourgeois! Un vrai, je veux dire... Un comme moi. Tout au plus, il peut être déchu de ses privilèges disons... matériels. Mais l'essentiel n'est pas là, croyez-moi!

*Un temps, il se dirige vers le centre.*

Il faut que je vous parle encore de la concierge de l'immeuble. Madame Cardoso. Elle adore papoter... Elle a deux fils. Des ados boutonneux avec des dents tout de travers... Vous ne devinerez jamais! Elle les envoie chez Richard. Incroyable, non? Enfin, pas tant que ça: Richard est devenu le spécialiste du

redressement dentaire. L'orthodontie, pour parler correctement. C'est elle qui m'a dit qu'il s'était marié. Oh! j'ai été ravi de l'apprendre. Quelle réussite, vous imaginez? Tout ce qu'il avait prévu. Un succès total! Et à ce qu'on dit, il se fait une belle renommée... Plus tard, il y a trois ans, elle m'a appris que Richard avait eu un fils. Ça m'a donné à réfléchir... Comment dire? Il aurait dû me proposer d'être son parrain... Vous ne trouvez pas? Le moins que l'on puisse dire, c'est que j'étais tout désigné, après tout ce qu'on a vécu. Moi, son frère... Ça m'a fait souffrir, je vous l'avoue. Déjà qu'il ne m'avait même pas invité à son mariage... Oui, je me suis fait beaucoup de mal. Et pour rien... De nouveau. J'ai mis longtemps pour comprendre. Ah! c'est qu'il est très intelligent, Richard. On ne la lui fait pas... Vous le savez: historiquement, le parrain c'est celui qu'on désignait pour s'occuper des enfants. En cas de décès, par exemple.

Ou d'incapacité... Or Richard et moi nous devons disparaître en même temps. Quel sens cela aurait-il fait qu'il me fasse le parrain de son fils? Vous comprenez? C'est évident! Aucun sens! Et Richard a bien dû se douter que je comprendrais. Mieux: il le savait! Ah! c'est finement joué. Et sans mot dire. Quelle élégance!

*Fier:*

Aujourd'hui j'y vois la preuve de toute la confiance qu'il me témoigne. Et qu'il accorde à mon intelligence. Oui, il savait que je comprendrais! Déjà à l'internat, Richard et moi, on n'avait pas besoin de beaucoup parler pour s'entendre... Il y a des choses qui ne changent pas.

*Un temps. Il se dirige vers la table et se sert un verre tout en parlant.*

La semaine passée la concierge m'a rapporté que Richard avait eu une fille. Vous savez, moi, je n'ai jamais eu d'autre but que d'être docteur... J'aurais pu avoir des enfants. Comme Richard... Mais je n'en ai jamais voulu. Je tiens trop à ma liberté... Et comment dire... Je trouve ça carrément trop commun. Pourtant je les apprécie beaucoup, les enfants. Ne vous méprenez pas! Pendant quelques années ils dégagent comme une effluve de paradis perdu.

*Il réfléchit un instant.*

Enfin... quand ils ne sont pas en train de crier! J'en suis fermement convaincu: la plupart du temps ce que les gens font de mieux, ce sont leurs enfants. C'est ce qu'ils font de mieux de toute leur vie. Et c'est triste: ils ne le savent même pas. Mais ça ne les empêche pas d'en tirer de la fierté. Une fierté immense... et déplacée.

Parce qu'au fond, ils n'y sont pour rien.  
Vous comprenez? Strictement rien. J'en sais quelque chose! C'est la nature qui est à l'œuvre, pas les parents. D'ailleurs les hommes font des enfants bien malgré eux... Contre leur gré, comme les animaux... Même dans nos sociétés dites civilisées... Tout le monde n'a pas été désiré, loin s'en faut. Ne vous faites pas d'illusions là-dessus.

*Un temps.*

Mais moi, je visais plus haut. Moi, je me suis imposé des exigences supérieures, voyez-vous? N'est pas homme le premier péquin venu: on n'est pas homme par nature. Ni par naissance. On peut le devenir par la volonté et par le travail. Par la dignité. Si l'on veut être homme, on doit s'illustrer par un acte humain. Pas par un acte animal. Par quelque chose dont seul l'homme

est capable. L'art, par exemple... ou dans mon cas, une thèse de doctorat. Faire des enfants c'est un peu trop facile, vous ne trouvez pas? Laisser faire la nature, ça ne suffit pas pour faire de vous un homme. Ne vous voilez pas la face!

*Un temps. Avec plus de force:*

Oui, c'est dur à entendre! Je peux comprendre que ça vous choque. Mais j'assume, quitte à vous blesser. Vous savez, je suis un rebelle... Mieux: un renégat. Et moi, je peux me le permettre: je n'ai plus rien à perdre. Vous pensez! Dans une société où l'on s'intéresse plus aux résultats sportifs qu'à la poésie...

*Un temps. Il boit cul-sec, pose le verre, puis se place au milieu de la scène en face du public. Il hésite un instant, puis lève les yeux loin par-dessus les spectateurs et déclame:*

Vous allez rire. Mais sachez que ce que je vais vous montrer est on ne peut plus sérieux. Depuis toujours, tout ce que je n'ai pas fait comme les autres a eu pour moi le goût délicieux de la vérité. La vérité avec un grand «v». C'est comme ça. Ne me demandez pas comment ça m'est venu... Je n'en sais rien. Ne pas faire comme les autres a toujours été mon guide le plus fiable. Et les exemples sont nombreux. Je viens de vous parler du fait de ne pas avoir d'enfants... En voici un autre. Regardez!

*Il tire sur son pantalon, découvrant des chaussettes franchement dépareillées. Un temps. Il ironise, toujours les yeux au-delà du public.*

Oui. Riez! Je conçois que ça puisse vous sembler comique. C'est tellement incongru, n'est-ce pas? Un gars en costard avec des chaussettes dépareillées. Un bourgeois

qui plus est... Ah! oui, ça c'est rigolo.  
Incroyablement drôle...

*Un temps. Il baisse les yeux dans le public  
et continue, sévère.*

Quand je vous disais que je ne comprenais pas votre humour. Vous voyez maintenant? Mais laissez-moi vous dire: en riant vous étayez mon discours. Votre hilarité en dit long sur votre état de normalisation. Ce que vous voyez là, c'est un symbole... Une affirmation, un manifeste: non, moi je ne suis pas comme vous! Ce que vous voyez là, c'est le refus quotidien de la banalité et de la moutonnerie... La matérialisation d'un état d'esprit libertaire - le mien - renouvelée consciencieusement tous les matins.

*Il lâche le pantalon.*

Mais passons... J'ai l'impression que vous ne me prenez pas au sérieux. Et qu'importe après tout. Je vous l'ai dit, je n'attends rien de vous. Très tôt j'ai commencé à ériger un système de valeurs rien que pour moi. Quelque chose de personnel. Quelque chose qui me convienne, vous comprenez? Pas ce ramassis de lieux communs et de bons sentiments. Quelque chose d'un peu plus... distingué. Qui se démarque des autres. Et surtout de la masse. Parce qu'il faut bien le dire: le problème de notre temps, c'est la masse. La masse et son désir d'émancipation morbide. Et je vous le dis: c'est pas près de s'arranger avec tous ces brailleurs... Je vous parlais de BMW tout à l'heure... Un exemple édifiant! Mais c'est pire que ça. Tout d'un coup, les outils réservés aux élites sont devenus accessibles à tous. Tout d'un coup et sans aucun contrôle... Résultat: tout le monde s'y est mis et plus personne

ne s'y retrouve. C'est dangereux, une masse qui s'émancipe. Faut pas croire. Ça fait des ravages. Regardez! Les œuvres, par exemple... Les œuvres universelles... On n'en voit plus... Elles sont noyées dans le bruit de fond.

*Nerveusement, avec un rictus affreux:*

Bzzzzz!

De nos jours où sont les Mozart,  
les Dostoïevsky? Où sont les grands génies?  
Klee, Jackson, Dürenmatt? Où sont les monstres  
aujourd'hui? Les Brassens, les Darwin?

*Il reprend son souffle.*

Et Nietzsche, il est où? Hein? Je vais vous  
le dire! Noyé dans de la merde. Ni plus,  
ni moins...

*Un temps.*

Excusez-moi! C'est pourtant vrai... La bave de la masse a submergé les plus hautes cimes. Comme une marée. Du joli panorama, il ne reste plus rien. C'est aussi simple que ça! Les maîtres, s'ils existent encore, on ne les voit plus... On ne peut plus les voir, vous comprenez? Et je ne parle même pas du fait que faute d'être économiquement viables, leurs œuvres ne seraient même pas diffusées... Le client est roi. Et quand le client c'est la masse... Pas besoin de vous faire un dessin. On n'y comprend plus rien. On ne sait même plus qui fait quoi. Tout le monde peut éditer un livre. N'importe qui peut faire un disque et se proclamer créateur. Tous artistes, tous penseurs. C'est ça le progrès? C'est à ça que mène l'égalité? C'est ça que vous vouliez?

*Un temps.*

Tenez! Les médias par exemple. On vous serine avec des...

*Des deux mains il mime les guillemets.*

soi-disant stars, tellement que leur nom finit par vous être familier. Jusque-là, c'est pas nouveau. Vous connaissez leurs visages, leurs frasques et leurs déboires judiciaires. Vous savez avec qui ils fornicquent et quel est leur signe astrologique... Jusque-là, avec un peu de condescendance, je pouvais encore tolérer... Mais là où rien ne va plus c'est quand vous vous demandez dans quelle discipline ces...

*Il mime à nouveau les guillemets.*

vedettes ont bien pu s'illustrer...

Et que vous vous rendez compte que vous n'en savez rien... Pas la moindre idée! Bzzzzz. C'est pas du bruit de fond ça? Bzzzzz. Le bruit du fond du fond!

*Il secoue la tête en soupirant.*

Un bruit assourdissant. Et pas de boules Quiès contre ça.

*Il s'assoit, pensif.*

Mais assez! Je ne vous dirai pas tout... J'espère que vous ne m'en voudrez pas. C'est pas que je sois égoïste ou que je ne veuille pas partager... Non! Mais les choses précieuses, je me dois de les mettre à l'abri: ma révolution je la garde pour moi. Et c'est pas faute de trouver des gens qui partagent mes opinions... Non! Il y en a des gens bien... Des gens responsables et conscients.

Des gens qui pensent comme moi. Peut-être même parmi vous... Mais de nos jours on doit se protéger. Vous comprenez, n'est-ce pas?

*Il hésite un instant, puis se racle la gorge pour se donner de l'aplomb.*

Faites la vôtre, de révolution! Enfin, si vous me permettez cette suggestion... Osez! Faites n'importe quoi! Quelle importance? Même tout seul, dans votre coin... Le monde ne s'en portera pas plus mal.

*Un temps. Il prend une cigarette et la montre.*

C'est la dernière...

*Il réfléchit un instant.*

Cela dit, être un révolutionnaire comme moi,

ça n'empêche pas d'être affable et poli...

Je vous le disais, je suis issu d'une certaine classe. Et dans ce milieu on peut au moins espérer que les rejetons sont bien éduqués...

Pour moi, ça a été le cas. Vous voyez bien!

Mes parents ont fait leur boulot. Bon, vous me direz qu'aujourd'hui on voit des bourgeois roter à table. Oui, c'est moche. Et avec votre permission je préciserai: s'ils rotent à table, c'est que ce sont des nouveaux bourgeois.

Mais qu'importe... Au fond, je vous donne raison: c'est plus ce que c'était, la bourgeoisie... Ça a perdu - comment dire? - de son...

*Il cherche le terme.*

de sa superbe!

*Il allume la cigarette.*

Aujourd'hui être un bourgeois, ça veut dire avoir accès à du fric. Voilà tout. D'ailleurs on parle de bourges... L'éducation, à quoi bon? Reste que pour ceux qui l'ont eue - comme moi - ça n'est jamais qu'un masque, la bonne éducation. Ça n'empêche pas de penser. Ni de juger *in petto*.

*Il se lève. Solennel et suffisant:*

Et moi, je suis un juge hors pair!

*Un temps. Sur un ton affirmatif, agacé:*

Et ce n'est pas tellement parce que mon jugement est juste. Ne vous faites pas d'illusions! La justice, ça n'existe pas. Regardez les lois naturelles! Voilà quelque chose d'absolu. Et j'en sais un rayon: je les ai étudiées sous toutes les coutures, au cas où vous l'auriez oublié...

Pas trace d'égalité et de justice dans la nature.  
La justice et l'égalité ce sont des concepts.  
Des abstractions... Des bégaiements ridicules,  
humains... Et on ne peut pas dire qu'ils aient  
très bien résisté à la mise en pratique.

*Il hurle :*

Faut pas oublier que vous êtes des animaux!

*Nerveusement, il tire sur la cigarette. Il se reprend,  
mais peine à contenir sa colère.*

Excusez-moi! Qu'il n'y a pas si longtemps,  
vous étiez de vulgaires crapauds... Et laissez-moi  
vous dire: ces animaux que vous méprisez... ils ne  
sont pas comme vous! Eux, ils sont respectables!  
Ils n'ont pas la prétention d'améliorer les lois  
de la nature, eux... Ils s'y conforment, c'est tout...  
Pas de classes. Pas de justice. Pas d'égalité...

Et surtout pas d'égalité des sexes. Surtout pas!  
C'est mauvais pour la diversité génétique...  
Avant l'homme, il y avait de l'ordre.  
Et du silence.

*Un temps. Plus posément:*

Non, si je suis un juge hors pair, c'est que je juge vite et que je juge toujours. En cinq secondes, je suis capable de me faire une idée très précise de n'importe quel péquin. Et je ne me trompe pour ainsi dire jamais. Par exemple Richard... J'ai vu tout de suite qu'il serait une référence pour ma vie. Un exemple. Un ami loyal et probe, pour toujours. Quelqu'un sur qui on peut compter. Un homme digne qui tient ses promesses. Jusque dans la mort.

*Un instant il laisse transparaître un doute,  
puis, comme pour se rassurer:*

Vous verrez bien!

*Il reprend son souffle. La poursuite de son discours lui demande de plus en plus de volonté. Il puise en lui de la force.*

Moi, les gens, je ne les aime pas. Autant vous le dire tout de suite. Je les méprise. D'ailleurs, comment serais-je un bon juge si j'étais aveuglé par...

*Il grimace. Visiblement, dire ce qui suit lui coûte.*

l'amour?

*Il grogne. Un temps. Pour se donner du courage, il tire une grande bouffée sur la cigarette, puis retrouve sa verve, porté par le mépris.*

Je les trouve moches, fades et vulgaires.

À part quelques exceptions... Les gens, c'est la personnification de la masse. Et la masse est immonde. Comment vous expliquer?

*Il regarde sa montre.*

Je n'ai plus beaucoup de temps... Je suis quelqu'un de ponctuel. Vous vous en doutez...

*Un temps.*

Restons simples: j'ai pris l'habitude de juger de la valeur d'un individu - la mienne en particulier - par rapport à la moyenne. La moyenne de la somme de la valeur de tous les humains. Vous me suivez? Ce calcul tient compte d'un certain nombre de critères comme le goût, l'éducation, l'intelligence, la finesse, la capacité de percevoir la beauté... Des critères de bourgeois, en somme.

Et chez moi, ces critères étaient pour ainsi dire innés. À chacun son fardeau... Je ne vous cache pas que cette moyenne, elle ne vole pas très haut. Pensez à la masse... Pensez au foot, à la bière, à la télévision, aux plages bondées. Pensez au *fitness*... Vous voyez? Vous par exemple, vous avez toutes les chances de vous trouver largement au-dessus: au moins vous, vous allez au théâtre...

*Il soupire, pas convaincu. Puis avec condescendance:*

Je ne vous cache pas non plus qu'au vu de ces critères j'appartiens de toute évidence à l'élite. Le haut du panier, si vous permettez... Ça peut paraître petit, je sais, oui... Prétentieux. Mais chacun pour soi... Il se trouve que j'ai été plutôt gâté par ma naissance... C'est comme ça. Mon père était spécialiste en gynécologie et en obstétrique. Et cultivé... Ma maman,

elle disait que j'étais intelligent. Elle le disait souvent... Et mon grand-père, c'était un héros.

*Tout à coup il hurle comme un animal blessé:*

Et le fait que je n'ai jamais connu de femme n'y enlève rien. Détrompez-vous! Ça n'a rien à voir.

*Il tire profondément sur la cigarette, cherche à se calmer. Un temps. Puis avec morgue:*

Mépriser, ça m'a permis de m'extraire de la masse. Loin au-dessus des autres. Ça m'a permis d'affirmer ma différence... Et de devenir meilleur. Ça m'a permis de supporter les regards de toutes ces consciences qui me scrutaient sans cesse... Et qui me jugeaient, elles aussi. Mépriser, ça m'a permis d'accepter l'existence, tout simplement. Et plus je méprisais, plus j'étais libre. C'est mathématique...

Simple comme bonjour.

*Un temps, il se dirige vers le fauteuil et s'affale.*

Absurde? Peut-être... Mais tout ce que j'ai  
conçu d'amour-propre tient là-dessus...  
Tout ce que je pense. Tout ce qui fait sens  
dans le monde des hommes... Le monde risible  
des hommes et seulement lui. Vous comprenez?  
Le monde naturel n'a pas besoin de tels  
artifices. Soustrayez la conscience de l'univers  
et le problème est réglé! Adam et Ève avant  
la pomme, voilà où j'en suis...  
La nature et le silence.

*Il tire sur la cigarette à pleins poumons et l'écrase.*

*Puis amer, sur le ton de la confiance:*

Je vous jure que si une seule fois j'avais été  
capable d'un tout petit peu de bonne foi, je serais

parvenu à me l'avouer... M'avouer que ceux que je ne jugeais pas étaient ceux-là mêmes que j'avais pris le temps de connaître. Et que si j'avais pris le temps de m'intéresser aux autres - ceux sur qui je crache - je leur aurais trouvé quelque chose d'aimable. Voire d'admirable.

*Un temps, il réfléchit, triste.*

Et puisqu'on en est aux aveux, je vous le donne en mille: j'ai même l'intuition que tout irait mieux. Mais je n'ai pas assez de temps...

*La colère le reprend d'un coup. Il hurle:*

Et vous non plus d'ailleurs!

*Il bondit hors du fauteuil, accusateur:*

On ne peut pas s'intéresser à tout le monde.

Regardez-vous! Votre voisin là, celui qui a fait du bruit avec son paquet de mouchoirs. Et celui qui toussait tout à l'heure... Vous les avez maudits. Lâches! Vous leur avez lancé des œillades mauvaises en espérant qu'ils comprennent qu'ils vous emmerdent... Et qu'ils arrêtent, une bonne fois pour toutes! Qu'ils arrêtent - tous et pour toujours - de vous emmerder. C'est pas vrai? Dites-le, si c'est pas vrai! Oui, je sais, c'est insupportable. Ça devrait être puni de faire du bruit pendant un spectacle. Par respect pour les artistes et pour le public... L'autre jour encore j'étais au cinéma. Et j'ai été le témoin de l'inconcevable. Deux sièges à côté de moi... Un jeune s'est mis à bouffer des *chips*. Vous vous rendez compte? En pleine projection... Des *chips*! Il n'y a rien de plus bruyant qu'un paquet de *chips*... Et personne pour réagir. Mais dans quel monde vit-on? Les gens sont-ils encore conscients? Si ça se trouve,

il ne dérangeait que moi. Ah! non, les autres, je préfère les mépriser. J'ai eu beau essayer de me dire que peut-être au fond ce gars était un bon type... Que peut-être il était docteur en quelque chose... Que peut-être même c'était un héros. Qu'il avait sauvé des vies et qu'il avait eu sa photo dans le journal. Que si j'avais pris le temps, je lui aurais trouvé quelque chose... Mais je n'ai pas pu me l'avouer. Ah, ça non! Même avec du temps... Pas lui. Impossible. Et les autres non plus, d'ailleurs. Ceux qui ont laissé faire... Mon film était foutu.

*Un temps. Il se dirige vers la table, se sert un verre, boit. Posément:*

Oui, je juge. Oui, je méprise. Et à vrai dire je ne fais plus que ça. Et alors? Je ne suis pas plus coupable qu'un autre. Oh! vous me direz que je devrais aller voir un psy. Je vous vois venir!

Et peut-être que vous auriez raison... C'est vrai, après tout: c'est à la mode, les psy... Comme le bio et les spiritualités ésotériques.

*Il ricane, sans conviction.*

Ou le *New-Age*...

*Un temps, il boit. Froidement:*

Mais comprenez-moi bien! Je suis un solitaire. Un original. Je n'ai jamais rien voulu faire comme les autres: votre humour ne me fait pas rire. Je suis un esthète. Un rebelle. Vos fautes de goût et vos conformismes me font froid dans le dos. Pour me protéger, j'ai fabriqué mon propre système de valeurs. Ma propre morale. Seul dans mon coin et depuis bien trop longtemps... Et je vous le dis: il n'y a pas de retour possible. C'est trop tard. Il est grand temps d'en finir.

Mon rendez-vous de ce soir tombe à pic.  
Et je ne dis pas ça pour faire des jeux de  
mots faciles... Quelle heure est-il?

*Il regarde sa montre, mécaniquement, sans y porter  
la moindre attention.*

Dix ans que j'attends... Vous savez, j'ai fait  
mon temps. Et je n'ai aucun regret. J'en ai assez  
de m'enfoncer des bouchons dans les oreilles  
pour ne plus vous entendre. Vous comprenez?  
Assez!

*Il s'arrête à bout de souffle, vide le verre.*

De vilains mensonges et beaucoup de  
mépris... Je ne suis pas dupe, vous savez:  
le psy ne manquerait pas de me percer à jour.  
Richard avait vu juste: à quarante ans  
on est un vieux con...

*À nouveau, il regarde sa montre. Comme si le fait de constater l'heure l'avait électrocuté, il déborde d'un seul coup d'enthousiasme et d'agitation puérile.*

Oh! mais il faut que je vous laisse!  
Richard... La falaise... Mon rendez-vous...  
La sieste éternelle! Vous imaginez? Et  
enfin le silence. Je vous le dis tout net: on  
l'a bien mérité!

*À la hâte, il prend le pardessus sur le portemanteau, puis le repose. Il revient vers la table et vide le contenu de son pantalon – la boîte de boules Quiès et le couteau – sur le plateau. Il reprend le pardessus, se dirige pressé vers la porte côté jardin et revient une dernière fois, fébrile et gai.*

Oh! J'y pense. Vous savez, cette histoire  
de Mercedes décapotable...

*Il réfléchit, fronce les sourcils.*

Peut-être que j'ai oublié de la mentionner...  
Pardonnez-moi! Je vous ai raconté tellement  
de choses... À l'internat, Richard et moi, on  
en rêvait: la 500 SL. On s'était promis que  
dès qu'on aurait réussi, on s'en achèterait une.  
Une chacun. Et qu'on ferait des tours pour  
prendre des autostoppeuses... Je ne vous l'ai  
pas dit? Eh bien j'ai appris par la concierge  
qu'il se l'est offerte il y a quelques jours...  
Flambant neuve... Et vert pastel, comme  
il l'avait dit... Un homme de parole...  
Admirable!

*Il s'en va. Dans l'encadrement de la porte  
on l'entend encore:*

La sieste éternelle... Enfin! Et on aura notre  
photo dans le journal.

*Pour sa première édition en 2013,  
le présent ouvrage a été imprimé à compte  
d'auteur en cent exemplaires numérotés  
de la main de l'auteur et signés.*

Imprimé en Suisse en novembre 2013  
par AngeCréations.ch à Lausanne